

veulent pas discuter et veulent absolument qu'on se prépare à continuer la marche sur Narbonne. On propose alors aux soldats d'entrer au théâtre, cela provoque de vives discussions. Quelques-uns voudraient accepter, la plupart craignent un piège et refusent, finalement on décide de rester là. On apporte des vivres en quantité et un grand nombre de soldats se restaurent, on fait des quêtes dont on remet le produit au hasard. Beaucoup voudraient refuser ces dons, mais ils n'est pas possible de le faire devant l'insistance des quêteurs et la convoitise de quelques soldats. Ce qui est centralisé est partagé entre toutes les compagnies pour être ensuite distribué aux hommes. Quelques compagnies firent par la suite parvenir leur quote parte au Comité d'Argeliers.

C'est maintenant un défilé de parents qui viennent reconnaître leurs enfants parmi les mutins. Il en vient de tous les villages environnants où la nouvelle de la mutinerie, est parvenue. L'attitude des parents est très variée. La plupart croyant leurs fils en danger les prient de venir avec eux ; quelques-uns acceptent, d'autres refusent de quitter leurs camarades. D'autres parents, au contraire, engagent leurs enfants à faire leur devoir et restent eux-mêmes parmi les mutins, prêts à courir les mêmes dangers. Un père désespéré d'apprendre que son fils est resté à Agde se répand en malédictions contre lui. Beaucoup de mutins, très flattés dans leur amour-propre, donnent libre cours à leur naturelle vantardise de méridionaux et affichent une grande résolution, montrent leurs cartouches, approvisionnent leurs fusils et semblent désirer la venue d'un ennemi. Aussi le public a-t-il l'impression que de graves événements vont se produire.

Une centaine de soldats avaient déjà quitté leurs camarades à l'arrivée sur les Allées ; un certain nombre même, ayant suivi jusque-là à leur corps défendant, allèrent se constituer prisonniers à la caserne.

A chaque instant cependant, des soldats acceptaient d'aller prendre chez eux ou dans les maisons amies, le repos qu'ils ne pouvaient goûter là au milieu de cette foule mouvante, secoués par de continuelles alertes. Beaucoup même de ceux qui s'étaient montrés les plus résolus à rester là, finissaient par trouver leur présence inutile et se laissaient tenter par l'hospitalité de leur famille ou d'un ami. Le régiment fondait peu à peu. La fatigue que provoquait ces désertions pesait lourdement sur ceux qui restaient et progressivement tous commençaient à s'assoupir.

Soudain, vers 2 heures de l'après-midi, un cri d'alerte se répète vivement : « Les gendarmes ! les gendarmes ! » En un clin d'œil, tous les soldats sont debout et immédiatement la fusillade crépite. On tire en l'air, sans trop savoir où sont les gendarmes, on ne voit rien. Un escadron de gendarmerie vient, paraît-il, de traverser le bas des allées. Au bruit de la fusillade, les allées tout à l'heure pleines de monde, deviennent désertes comme par enchantement.

Le champ de tir est déblayé et les soldats, baïonnette au canon se forment en ligne, sans aucun commandement, comme pour repousser une attaque de cavalerie. Naturellement, aucun cavalier ne se montre et les mutins, fouettés par cette fausse alerte, se mettent à discuter sur la situation. Malheureusement,